

La clepsydre

Les hauts palais alignés sous la lune pleine se penchent vers leur reflet dans l'eau du canal où une autre lune – que brouille la rame – tremble, froide et imparfaitement ronde. Les derniers *vaporetti* font un bruit de turbine enrouée ; une dernière petite foule ancillaire les quitte et s'égaille dans les ruelles obscures çà et là faiblement trouées d'une lampe ou d'un reflet d'eau où brille une étoile.

Bientôt on n'entend plus que nos pas ; le mien, ferme du talon et le tien, plus aigu, incertain, d'une élégance épuisée. Il est bien tard. Tes cheveux d'or sombre exhalent un parfum de seringa. Je te sens douce et lasse à mon bras. Ton manteau affecte la forme d'un domino en s'évasant sur tes chevilles.

Dans le hall de l'hôtel règne un silence ouaté, de rigueur à cette heure de la nuit. Les appliques électriques se reflètent dans des miroirs opacifiés

par des taches d'humidité, brunes et irisées ; sur les tables de lecture, des lys fanent en troublant l'eau de leur vase de cristal où des bulles demeurent prisonnières, figées. Se réveilleraient-elles du souffle de l'enchanteur qui les a capturées qu'elles feraient éclater le cornet translucide au risque de balayer les magazines de la table comme dans un bateau, au cœur de la tempête. Ces luxueux magazines que personne ne lit jamais, à peine les ouvre-t-on en attendant les taxis d'eau.

La moquette étouffe nos pas ; nous retenons nos voix. Le labyrinthe des couloirs nous conduit infailliblement à cette chambre céruléenne qui s'ouvre par un étroit balcon sur le Grand Canal sombre où se balancent des lampes rouges et bleues dans le court apaisement d'une nuit brève.

Nous ne resterons pas dans cet hôtel ; nous lui préférons bientôt le *Luna*, plus élégant, mieux caché, à deux pas des Procuraties.

L'orage a éclaté, terrible dans la ville sur l'eau où ses grondements et ses averses serrées se répercutent dans ce labyrinthe sous un ciel intensément noir, soudainement éclairé de déchirures jaunes ou bleu électrique. On court sous la pluie. C'est encore l'été. On court sur l'eau. Toi et moi demeurons sous l'auvent d'un embarcadère, prudents, dans l'espoir bien vain de se tenir au sec. Le hall de l'hôtel brille pourtant là-bas comme s'il était au bout de ma main qui le désigne.

Un grand fracas fait trembler tes lèvres, nous ne nous entendons plus ; il sera pourtant le signe avant-coureur d'une accalmie.

Récital au grand salon. Les lustres de verre multicolore éclairent *a giorno*. Des chaises dorées à des canapés sont assemblées ; pas un siège qui ne soit tourné vers le grand pianoforte devant lequel s'est assise la pianiste dans une robe de crêpe de Chine noir. L'interprète, dont le si beau visage ciselé se cache à demi dans ses cheveux d'or crantés, a levé les bras à hauteur du clavier et posé ses mains pour un accord introductif ; celui qui l'emportera et nous avec elle dans le monde idéal de la beauté et de la poésie.

Au bas des fenêtres en ogive, à hauteur du balcon de pierre à la rampe ajourée de trèfles, on devine le va-et-vient des embarcations sur le canal. N'y serait-on pas que la musicienne nous y mènerait avec les *Mélodies sans paroles* de Mendelssohn.

Un grand bouquet de roses sur un guéridon devant la plus haute fenêtre s'effeuille lentement en répandant son parfum sucré et mourant. Des poèmes s'invitent, je les dis. Nous sommes hors du temps.

On ouvrit une porte cochère sur l'eau et des adolescents poussèrent leur barque dans un vestibule superbe et délabré.

Leurs yeux étaient couleur de lagune au soleil et leurs chevelures de ce blond dit vénitien que le Titien inventa sans doute...

Je sus par cette image toute la sophistication de Cythère et sa mélancolique destruction dans le temps figé d'un Canaletto.

Me vint en mémoire une existence de prince oriental, d'éphèbe chasseur de fauves éthiopiens, de favori équivoque et royal.

*Et les battants pourris du portail glissèrent dans l'eau et se joignirent, le palais s'était clos comme un tombeau.*¹

On applaudit. C'est comme une grêle sur un sol de marbre.

– Vous êtes rayonnant aujourd'hui, mon ami, tel le saint Georges du Corrège qui tourne vers nous son beau visage plein et jeune dans ce tableau qui, à Dresde, est comme une conversation divine, presque mondaine, entre la Vierge et l'Enfant et quelques saints dont précisément ce saint Georges qu'on croirait avoir été posé par vous.

... Où vous paraissez, la scène se fait mondaine. Votre élégance, vos manières sont toujours parfaites et c'est quasi malgré vous que vous allégez l'atmosphère d'un après-midi comme celui-ci.

... Chez Sargent, vous vous asseyez à demi sur le rebord d'une solide console dorée au *primo piano* d'un *palazzo* où se tient une assemblée plus prosaïque sans doute, mais en est-on certain ?

... Vous paraissez toujours avoir le temps et le goût de relancer une conversation qui peut-être sans vous serait bientôt achevée. Vous êtes comme le printemps, nerveux mais souple, aristocratique et simple.

... Vous incarnez les connaissances, cette culture apprise tout naturellement en grandissant. Vous étiez l'enfant des Muses, elles n'ont eu qu'à danser autour de vous pour faire ce que vous incarnez si bien : un homme du monde. Je veux dire du monde d'hier.

¹ Extrait de *Le Polonais*, YWD, Paris, Civilisation Nouvelle, 1972.

... Désormais, c'est la barbarie qui règne sans même se savoir telle. On va jusqu'à mépriser les qualités si nécessaires qui hier faisaient le gentleman : le charme allié à la gravité, le sérieux à l'esprit...

... Vous qui demeurez juvénile jusque dans la maturité, jamais vous ne condescendez à ce brouillon d'adolescence qui gâte la figure du moins frais de nos contemporains.

... Certes dans le passé, les belles qualités qui sont les vôtres n'ont pas permis toujours d'écarter l'erreur et le malheur, mais au moins on les savait exister et qu'il serait toujours temps d'y avoir recours. La sans-gêne et l'égoïsme n'en tenaient pas lieu.

– Qu'avez-vous Victor, à me flatter de la sorte ?

– Je constate sans plus ; de paraître franc comme le saint Georges de l'assemblée de Dresde donne la mesure même de l'importance de ces qualités que je reconnais en vous, fussent-elles inemployées, car méprisées par bien des gens. On ne doit pas espérer dans l'intelligence des foules, à peine peut-on en réclamer la pitié, pour elle-même bien entendu.

Le palais Coccina, aujourd'hui Papadopoli sur le Grand Canal, a possédé de très beaux tableaux de Véronèse qu'on voit désormais à Dresde et peut-être même aussi *La famille de Darius au pied d'Alexandre* de la *National Gallery*.

Ont-ils été peints pour cette même famille Coccina, que *La Foi, l'Espérance et la Charité*, présentée à la Vierge entourée d'un ange, de saint Jean Baptiste et de saint Jérôme dans le tableau de Dresde ? Ces deux tableaux « Coccina » sont les plus beaux du maître,

ils vibrent en tout cas d'une grâce où les hommes se signalent par une beauté morale tandis que les femmes, dans leurs grandes robes de brocart, se contentent d'être luxueuses, placides et opulentes.

Ces deux tableaux en longueur, présentés tels des bas-reliefs, concentrent le luxe et le goût du légendaire (même biblique) dont faisait preuve la Reine de l'Adriatique encore conquérante. Il y a dans ces deux tableaux aux rouges orangés une qualité de silence stupéfiante. C'est à proprement parler un moment précis ; les gestes de Maître Cuccina et d'Alexandre ne peuvent durer qu'un instant, leurs lèvres sont closes, de dévotion pour l'un, de malignité pour l'autre que le peintre-conteur situe tantôt devant le Grand Canal où l'on découvre la façade du palais Cuccina et ses gondoles rangées, tantôt devant une galerie de pierres blanches donnant sur un jardin qu'on ne voit pas vraiment, mais dont on respire les effluves.

Dans ce palais Cole Porter mettra son piano quelques siècles plus tard.

Il a posé sa main sur mon genou, il m'a dit :

– Ne cherchez pas l'approbation de la foule, vous vous trahiriez.

L'homme est sur le déclin et semble s'y résigner. Il a parlé de Charles Panzera, d'intersignes, de moi en costume de Polonais sur une plage du Lido. Je suis plus jeune qu'il n'est permis, plus beau, c'est un fait. Il me le fait comprendre. Il m'avoue citer l'un de mes vers dans son prochain livre et le prêter, pour la vraisemblance historique, à un poète persan du douzième siècle. Ce qu'il ne me dit pas,

c'est le manteau templier qu'il a jeté sur ma nudité romanesque.

« *Je vis nu pour que me poussent les ailes de la mémoire* »² et son héros vient me contempler, nu, au lit, dans la nuit du relais Templier. Le *Luna* fut un monastère de cet Ordre.

Il me parle de l'Académie, de sa vie, de ce qu'il est parvenu à sauver de la honte. Il m'intime l'ordre d'être à jamais celui qu'il voit en moi.

Nous nous brouillerons, un jour prochain, pour une peccadille, mais il m'écrira sur son lit de mort pour me remercier de l'envoi d'un livre vénitien³ qui sera, dira-t-il, le dernier lu et finalement, d'entre tous les livres, le livre de ses prédilections, celui qu'il souhaiterait emporter là où il ira bientôt.

Victor, péremptoire, le qualifie de pathétique écrivain d'hier, irrévocablement d'hier.

Les hommes vivent de courtes vies encombrées de craintes, d'honneurs et de déshonneur. Ils font aux femmes des enfants qu'ils reconnaissent à peine. Ils défendent des dogmes dont ils sont souvent les premières victimes et dont finalement ils se détournent, las, déçus, hâtifs.

C'est alors qu'il leur restera peu de temps. Celui de lire un livre où ils s'étonneront de se reconnaître. Ils diront à voix basse : « C'est moi, cet homme imparfait ». À un signe certain, ils sauront que c'est bien eux. Ils souriront, amers, mais satisfaits. Satisfaits de la justesse de l'étroite obole, assez lourde pour sceller leur bouche d'où les baisers se sont envolés.

2 *Poèmes d'amour persans*, YWD, Jacques Antoine, Bruxelles 1975.

3 *L'Orange*, YWD, Le Cri, Bruxelles 1991.